



Un instantané d'Anna Held, la chanteuse de café-concert qui fait fureur à New York.

TEMPERATURE Du 5 décembre 1899.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., and 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 5 décembre. — Indications pour la Louisiane. — Temps beau mercredi et jeudi, vents frais de l'est tournant au sud.

LE MESSAGE

—DU—

PRESIDENT.

Comme nous l'avions prévu, d'après les dépêches qui nous sont arrivées, depuis trois ou quatre jours, et comme les populations des Etats-Unis s'y attendaient, du reste, le message du Président, au cinquante-sixième Congrès, qui vient de se réunir, hier, est long, très long, et, disons-le tout de suite, il est plein; il n'y a, pour ainsi dire, pas un paragraphe qui ne porte sur un sujet intéressant pour le public. Pas de verbiage inutile, pas de longueurs. C'est, comme on peut en juger, du reste, par le compte-rendu, que nous en donnons, ailleurs, dans ce même numéro, un exposé assez concis et fort exact des événements qui se sont passés, depuis douze mois, sur le globe et, dans lesquels l'Union a joué un rôle prépondérant.

En ce qui concerne la politique intérieure du pays, rien de bien nouveau dans le message. Tout le monde sait que nous sommes soumis au régime républicain, que le Congrès, Sénat et Chambre, est républicain. Le message qui est, avant tout, l'œuvre d'une créature de ce parti, ne pouvait qu'être l'écho de ses principes, de ses idées, de ses tendances. Il l'est, en effet, et nous

ce rapport, le message n'est que la glorification des actes du républicanisme, depuis que M. McKinley a pris, à la Maison Blanche, la place de M. Cleveland.

Il y a cependant un fait à remarquer: c'est que le chef de l'Etat qui n'est, suivant l'expression dont nous venons de nous servir, que la créature des monopoles, des Trusts, des combinaisons commerciales et industrielles, semble se déclarer contre eux et demander la mise en vigueur des lois qui ont été votées par le Congrès et les différents Etats, pour les réduire à néant.

En fait, lui et le parti dont il est le chef reconnu n'ont pour suivi qu'un but bien déterminé: assurer la prépondérance et consolider l'omnipotence des monopoles. Oyé par eux, soutenu par eux, le parti républicain ne peut assister que par eux. Les déclarations de M. McKinley à cet égard ne peuvent donc tromper personne. Créature des monopoles, il doit les soutenir quand même, et les populations ne seront pas dupes de ses protestations à cet égard.

Reste la question des annexions qui occupe la plus grande partie du message. Sous ce rapport, il n'y a que des éloges à adresser aux Etats-Unis. Il leur a suffi d'une campagne pour élever au rang des grandes puissances, et ce n'est certes pas nous qui leur reprocherons.

Mais c'est ici que surgissent les difficultés. Il y a un parti puissant qui s'oppose à l'expansion, à ce que l'on appelle l'impérialisme. La triomphe M. McKinley, qui doit toute la gloire de son administration aux conquêtes de Porto-Rico et des Philippines.

Il est naturellement le grand apôtre des annexions. Mais il ne suffit pas d'annexer, il faut donner aux populations conquises une forme de gouvernement. Les hommes qui sont au pouvoir voudraient former les Antilles et les Philippines à leur image.

Reste à savoir si ces populations, qui sont plus ou moins civilisées, plus ou moins d'origine espagnole, peuvent se laisser, sans résistance, couler dans le moule américain. Les avis sont bien partagés à cet égard et nous craignons fort que M. McKinley et son entourage ne se forgent des illusions qui peuvent leur procurer d'amères déceptions.

Le président termine son message en déclarant au Congrès que les événements qui viennent de se passer, lui créent de lourdes responsabilités et lui imposent la solution de graves problèmes. Il leur fait tout en se conformant à la volonté des populations des Etats-Unis, ne pas froisser les droits inaliénables des pays annexés, droits qui leur sont acquis par le fait même de l'annexion.

M. McKinley rend grâce à Dieu des glorieux événements qui se sont passés, durant l'année qui touche à sa fin. A la bonne heure; mais n'oublions pas qu'à côté des gloires conquises et des avantages obtenus, il se dresse une foule de charges qui vont prodigieusement grossir les dépenses de l'Etat et, peut-être même, légèrement altérer la forme de gouvernement.

Rapport annuel des écoles d'Indiens.

Washington, D. C., 5 décembre. — Mlle Estelle Reed, s'intendant générale des écoles d'Indiens, dans son rapport annuel, insiste beaucoup pour que l'instruction soit obligatoire et favorise surtout l'éducation industrielle pour les enfants Indiens.

LA PESTE.

Sinistres Pronostics

La guerre anglo-boer diffusera probablement la peste à travers le monde. L'Angleterre envoie, depuis ses colonies du Cap de Bonne-Espérance et du Natal, des troupes provenant de trois foyers pestueux: le Bombay, le Pile Maurice, le Alexandrie d'Egypte. On attend encore un Cap de nouvelles troupes de l'Inde et de Maurice, et il est probable que, pendant toute la campagne, les ports de Darban, East London et Port-Elizabeth seront en rapport constant avec le foyer pestueux indien. En outre, la peste sévit autour de la Baie de Delagoa qui sera utilisée par les belligérants. Dans ces conditions il est possible que quelque cas de peste se déclare dans l'Afrique du Sud. Ces cas feront souche; car le microbe pestueux trouvera, au milieu des agglomérations de soldats anglais et de convoyeurs cafrés, un terrain de culture très favorable à sa pullulation; peut-être verrons-nous en Natal et dans les régions voisines, une épidémie militaire de peste aussi terrible que la fut l'épidémie de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acres qui décima l'armée de Bonaparte.

Si un foyer pestueux s'établit dans l'Afrique australe, il se répandra probablement en Europe et en Amérique. Comme, pendant une guerre, il est impossible de prendre toutes les précautions sanitaires indispensables, les navires américains, qui apporteront du matériel de guerre et des animaux de trait, verront leurs équipages se contaminer et rapporteront le fléau dans l'Amérique du Nord, qui est, du reste, déjà menacée par les deux foyers récents de l'Amérique du Sud, de Santos dans le Brésil, et d'Assomption dans le Paraguay. L'Europe aura aussi de grandes chances d'être contaminée; car les navires de toutes nations européennes seront appelés à ravitailler les ports de l'Afrique australe; ils pourront puiser les germes pestueux dans les foyers en évolution et les rapporter dans leur pays.

En présence de cette menace redoutable, il convient de savoir faire le diagnostic rapide et précis du premier cas de peste se développant dans un port; car grâce à une désinfection parfaite et inexorable, on peut empêcher le premier cas de répandre la contagion autour de lui. Les éléments de ce diagnostic rapide sont très exactement exposés dans une remarquable étude par M. le docteur Mauraige dans la Gazette hebdomadaire de médecine (8 octobre 1899). La peste classique débute, comme toutes les maladies graves, par une fièvre intense et de grands maux de frissons violents; mais la caractéristique de la peste, c'est l'apparition immédiate de douleurs lancinantes dans les aines et les aisselles, dans les régions où vont apparaître, dès la fin du second jour, les glandes ou bubons. Le bubon est la signature essentielle de la peste ordinaire, dite peste bubonique. Il apparaît 75 fois sur 100 dans l'aine. Dans les autres cas, il survient dans l'aisselle et, plus rarement, dans la région du cou. Son volume varie depuis celui d'une noisette jusqu'à celui d'un œuf de pigeon. Il est souvent très douloureux et force les pestiférés à prendre des positions bizarres, permettant de distendre le pli de l'aîne et le

creux de l'aisselle. Ces attitudes ont été très scrupuleusement reproduites dans les deux dessins du Parmesan et du Tintoret qui possèdent le Louvre; on le constate aussi dans le célèbre tableau du Poussin: les Philistins frappés de la peste, et aussi dans la belle toile de Gros: le Général Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa.

S'il est facile, grâce aux bubons, de faire le diagnostic de la peste ordinaire, il est très difficile de diagnostiquer les premiers cas de peste, quand ils revêtent la forme pneumonique. Cette peste pneumonique, très grave, presque toujours mortelle, a été souvent confondue avec le pneumo-typhus, comme cela est arrivé en 1878, au début de l'épidémie russe de Vetchlianka. Deux signes peuvent cependant contribuer à la faire différencier de ces deux autres maladies pneumoniques: la rate devient très grosse et la langue reste humide. Mais M. Mauraige dit avec raison que le seul élément certain de diagnostic est la recherche du bacille pestueux dans les crachats et dans le sang. En effet, tous les observateurs, depuis Yersin et Kitasato jusqu'aux expérimentateurs des missions allemandes et autrichiennes envoyées aux Indes, ont vu que dans les cas graves, comme le sont les formes pneumoniques, le sang contient toujours des bacilles pestueux.

LES NOGES D'OR

M. Ravaisson, un savant académicien.

L'annonce de la petite fête intime dans laquelle l'Académie des inscriptions et belles-lettres se proposait de célébrer, en séance publique, le cinquantième anniversaire de l'élection de l'un de ses membres, M. Félix Ravaisson, le philosophe bien connu, a attiré récemment à l'Institut une assistance compacte d'amis et d'élèves de ce savant.

Il y a un demi-siècle, en effet, que M. Ravaisson a pris siège dans cette compagnie. Deux seuls de ses collègues actuels ont fourni une carrière aussi longue: M. Faye, le célèbre astronome, élu en 1847, dont l'Académie des sciences a fêté le cinquantième il y a deux ans, et M. Wallon, l'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, élu en 1850, dont cette compagnie s'apprête à célébrer l'anniversaire dans quelques mois.

M. Ravaisson est aujourd'hui un aimable vieillard de quatre-vingt-sept ans, dont le monde savant de tous les pays connaît la fine et typique physionomie et qui porte son âge allègrement et avec une aisance parfaite.

Il y a quelques années à peine, il présidait encore les concours d'agrégation en philosophie avec une assurance et une verve d'esprit qui faisaient l'admiration de tous. Sa vie a été tout entière consacrée au travail. Reçu agrégé en 1836, il est chargé, sous M. de Salvandy, des fonctions de chef du secrétariat d'instruction publique; puis il professe la philosophie à la faculté de Rennes, en 1838.

Nommé inspecteur général des bibliothèques publiques en 1839, il reprend, en 1845, le poste de chef de cabinet auprès du même ministre. Puis, il figure comme maître des requêtes au Conseil d'Etat.

Après la révolution de Février il devient inspecteur général de l'enseignement pour la section des lettres. Plus tard il entre au conseil impérial d'instruction publique et est

chargé de la conservation des manuscrits. C'est là qu'il prescrit le port des fameuses feuilles de vigne aux assises antiques.... Cette ordonnance, qui fit grand tapage en son temps, souleva de furieuses tempêtes qui, petit à petit, cependant, s'apaisèrent... mais à la chute des feuilles seulement!

M. Ravaisson se consacra alors uniquement à ses travaux de philosophie, de morale et de reconstruction archéologique dont la simple nomenclature donne une puissante idée du travailleur. A défaut de ses admirables œuvres philosophiques, ses travaux sur la reconstitution du groupe de la Vénus de Milo sont connus de tous.

Le président, M. Croiset, a fait un grand éloge de l'illustre vaillant. «Vous êtes entré à l'Académie à une époque où beaucoup de ceux qui devaient un jour vous y retrouver préféraient à leurs travaux futurs en épelant les lettres de l'alphabet.

«Vous étiez bien jeune alors; mais vous étiez déjà l'auteur de l'Essai sur la métaphysique d'Aristote, c'est-à-dire d'un des plus beaux livres que l'étude de la pensée grecque ait inspirés en ce siècle.

«Vous avez commencé par la philosophie. Vous avez continué par l'art. C'est le contraire de l'ordre habituel.

«Cela tient sans doute à ce que, dès la jeunesse, vous étiez une très haute raison; à ce que, couronné d'années, vous avez gardé une imagination toujours vive.

«Mais cela tient surtout à ce que, dans la philosophie d'Aristote, vous goûtiez déjà une œuvre d'art incomparable, harmonieuse et vivante, tandis que dans la beauté de l'art grec vous aimez aujourd'hui les épanouissements d'une raison exquise.

«Raison et beauté vous ont toujours paru comme deux reflets de ce qui est pur Platon l'essence suprême, l'éternelle idée du bien.

«Vous êtes resté fidèle à vous-même, ami de la Raison et de la Beauté, et préservez par ces deux devoirs des misères que les ans apportent au commun des hommes.

«Tous vos confrères de l'Académie, des deux académies, vous adressent leur hommage cordial et respectueux.

Le président a ensuite remis à M. Ravaisson une médaille commémorative de cet événement, gravée par Chaplain à son intention.

Celle-ci, en bronze mat, porte au droit le portrait du savant; cette physionomie si connue de tous, encadrée qu'elle est de longs cheveux et de grands favoris blancs et jaunes—avec ces mots: «Félix Ravaisson-Mollien, membre de l'Institut».

Au revers, l'inscription suivante: «A. M. Ravaisson-Mollien, les membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres après cinquante ans d'heureuses confraternités, 1849-1899.»

me examen (série lettres-philosophie), 5,114 candidats se sont fait inscrire, sur lesquels 2,746 ont subi les épreuves avec succès; pour la série des lettres-mathématiques, il y a eu 1,851 inscriptions et 807 admissions. Les résultats des examens du baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne sont les suivants: première partie, candidats inscrits, 3,818; admis, 1,468; deuxième partie, série lettres-philosophie, inscrits, 608; admis, 315; série lettres-sciences, inscrits, 374; admis, 251; série lettres-mathématiques, inscrits, 1,289; admis 665.

UN NOUVEAU JOURNAL.

Une Idée bien Américaine.

Une idée ingénieuse et vraiment américaine de la défunte reine Clytemnestre vient d'être reprise habilement par un subtil passeur de paquebots transatlantiques American Line. Quand la femme d'Agamemnon vit partir pour la guerre d'Asie son royal époux, elle se préoccupa de la transmission rapide des nouvelles, soit qu'elle eût été pleine de tendresse pour le Chef, soit qu'elle voulût assurer la sécurité de sa solitude, songeant vaguement à quelque Egesthe, soit qu'elle eût été tout simplement à cet instinct de curiosité forcée auquel ne satisfaisait pas alors l'agence Havas. Des feux clairs allumés de distance en distance sur le sommet des montagnes l'avertirent de la prise de Troie et du retour prochain d'Agamemnon....

Quand ils s'embarquèrent sur le Saint-Paul, les passagers s'attristèrent. Ils regrettaient New-York sans doute et tous les agréments de la vie à terre. Quelques-uns de ces agréments étant transportables furent pris à bord. Mais, hélas! pensaient les passagers, nous n'aurons plus de journaux! Nous serons privés de Premiers-New-York! Nous jeûnerons de reportage! Oh! la disette d'interviews, la famine d'informations!... Et tous pleuraient.... Ces larmes sont bien flatteuses pour notre chère profession.

Les passagers ne savaient pas que M. G. Marconi leur menaçait une surprise. A peine cet homme industrieux était-il monté sur le Saint-Paul qu'il fonda un journal. Des imprimeurs l'accompagnèrent, un gérant, des rédacteurs nombreux, pleins de talent et d'esprit comme il convient. Notre nouveau confrère s'appelle the Transatlantic Times; son adresse varie incessamment, et si ses opinions sont un peu flottantes, c'est bien naturel et cela n'a pas d'importance, puisque le Transatlantic Times est avant tout un journal d'informations.

Oui, d'informations; et c'est ici que se révèle vraiment l'ingéniosité de M. G. Marconi. M. Marconi avait fait installer sur la côte un poste de télégraphie optique. Au moyen de signaux variés, nombreux, adroitement combinés, le Transatlantic Times est mis au courant, d'heure en heure, des dernières nouvelles: il apprend, par exemple, que le War Office ne communique aucune dépêche de Lallysmith, que la République triomphe à Paris, que le drapeau rouge cesse d'être un emblème séduisant lorsqu'il porte cette inscription: «Vive la Sociale!» Vite ou impromptu, on distribue. Et, quand arrive le résultat des courses d'Autenil, on fait une seconde édition.

LE BACCALAUREAT EN FRANCE.

Le ministre de l'instruction publique en France vient d'établir la statistique des résultats des examens du baccalauréat de la dernière session dans les diverses académies. D'après ce document, 10,451 candidats se sont présentés à la première partie du baccalauréat de l'enseignement secondaire classique, sur lesquels 4,005 seulement ont été admis au grade. L'Académie de Paris, comme toujours, fournit le plus fort contingent de candidats; 2,592 ont été examinés par elle. Suivant le nombre d'élèves examinés, viennent ensuite les académies de Poitiers, Rennes, Toulouse et Lille. A la deuxième partie du mé-

Ainsi, les passagers du Saint-Paul attendent patiemment leur arrivée sur le boulevard. La vie à bord leur paraît douce, puisqu'ils savent les nouvelles. Souhaitons bonne chance à notre maritime confrère. Il réussira. La concurrence le gênera peu. En outre, il se vend cinq francs quarante-deux centimes le numéro. A merveille! ... Seulement, c'est un peu le monde renversé, si maintenant ce sont les bateaux qui montent des journaux, contrairement à l'habitude qui veut que ce soient les journaux qui montent des bateaux.

AMUSEMENTS. CRECENT THEATRE.

On s'est rarement autant amusé, au Crescent, que depuis dimanche soir.

«By the Sad Sea Waves» est une série ininterrompue de méaventures pour ceux-ci, de scènes mirobolantes pour tous. On y rit de bon cœur, tout le temps de la représentation. Sous ce rapport les artistes ne vous laissent pas un moment de répit.

Nous recommandons la scène du piano aux amateurs de bouffonnerie.

THEATRE DE L'OPERA.

Superbe représentation, hier soir, à l'Opéra. On donnait la première des «Huguenots», sous la direction de M. Vianesi. Jamais, croyons-nous, ils n'ont été conduits de cette façon au théâtre de la rue Boieldieu. Nous avons remarqué des détails qui avaient échappé jusqu'ici à plus d'un amateur et que M. Vianesi a en le talent de faire ressortir, notamment dans le «Pif, Paf, Pout» de Marcel, que M. Bouxman a exécuté d'une façon fort originale, avec un entrain que nous ne lui connaissons pas dans ce rôle.

M. Casset a, décidément, dans le goster un bien joli instrument qu'il manie en homme qui connaît son métier. Le timbre est tellement gracieux, tellement élégant, tellement agréable à l'oreille, que le public, surpris, se demande s'il a réellement un fort tenon devant lui. On ne peut que féliciter M. Casset d'être l'heureux possesseur de cette ravissante voix.

MM. Layolle et Zéry ont donné beaucoup de relief à leurs rôles de comte de Nevers et de St-Bris. Nous ne pouvons rendre justice, ce soir, au talent, de Mme Clément (Valentine), de Mme Madier de Montjan (Marguerite), et de Mme Savine (Urban). Nous reviendrons sur ce sujet.

Demain, deuxième des «Huguenots». Samedi soir, «Faust», avec M. Bonnard dans le rôle principal. Dimanche, en matinée, la «Poupee».

Le soir, «Boccace», avec toute la troupe d'opérette.

THEATRE TULANE.

«The Moth and the Flame» est incontestablement une excellente comédie qui ne tombe jamais dans la bouffonnerie, ni dans les violences du mélodrame. Bien faite, bien écrite, elle est, de plus, bien interprétée par une véritable troupe d'élite. A la tête se trouvent deux éminents artistes, M. Kelcey et Mlle Shaanon.

Il est question d'une grande et extraordinaire représentation, dimanche soir.

GRAND OPERA HOUSE.

«The Devil's Mine»—cette mine du Diable—devient une mine d'or pour la direction du Grand Opera House et une pluie de bravos pour les acteurs qui l'interprètent. La troupe Baldwin-Melville s'y est taillée un très grand succès. M. Farnum et Miss Esther Lyon

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

78 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

TROISIEME PARTIE.

VIII

LE PERE.

Suite.

Cette question directe, des plus dangereuses en ce moment embarrassait fort M. Jacques; il

ne pouvait dire l'absolue vérité, l'heure n'était pas encore venue, selon lui.

D'autre part, il ne voulait pas, non plus désespérer André de revoir jamais cette famille, à laquelle, cela se sentait, il aspirait très vivement à présent.

Il répondit d'une manière assez vague: —Non, du moins, je ne le crois pas; je suis même presque sûr du contraire, mais je continue mes recherches à cet égard, et bientôt, dans fort peu de temps, sans doute; demain peut-être, je pourrai fixer votre incertitude.

—Quel âge aurait mon père? demanda brusquement André.

—Quarante-cinq ou six ans, à peu près.

—Et ma mère?

—Une quarantaine d'années, tout au plus.

—Etait-elle jolie?

—Très jolie, elle était même belle.

C'était surtout, continua M. Jacques, avec une émotion subite et insurmontable, une créature d'élite, au cœur généreux, à l'âme loyale et tendre.

en toute connaissance de cause, et avec sincérité, que tous les torts étaient imputables à votre malheureux père.

—Votre excellente mère n'en eut jamais aucun.

—Si cependant le bonheur voulait que vous le retrouviez bientôt, il faudrait pardonner à votre père, seul responsable des malheurs qui se sont abattus sur votre famille.

Il faudrait, mon enfant, lui tenir compte de son repentir, de toutes ses souffrances de vous avoir perdu, vous et votre mère, de toutes les larmes de sang qu'il a dû verser pendant de si longues années.

D'ailleurs, votre pardon serait, si j'en crois mes pressentiments, le meilleur des arguments en faveur de l'époux repentant auprès de sa femme.

Ce serait le prélude certain de leur réconciliation, d'une réconciliation que, sans doute, ils appellent de tous leurs vœux.

Ce serait enfin la vie familiale, le foyer reconstitué par vous; foyer béni, où vous apporteriez, avec votre jeunesse, les consolations illusions de votre âge, et tous vos tendres espoirs de bonheur et d'avenir.

M. Jacques dut s'interrompre en disant cela, en proie à un attendrissement intime, provoqué par lui-même, et que partageait André, visiblement ému, lui aussi.

—Oui, murmura le jeune hom-

me pensif, c'est un bien doux rêve, puisse-t-il se réaliser promptement, aussi bien pour ceux qui doivent avoir tant souffert que pour moi-même.

—Espérons-le! conclut M. Jacques, incapable d'ajouter autre chose.

D'ailleurs, il ressentit aussitôt la nécessité de recouvrer, avec sa présence d'esprit, prête à lui échapper, les apparences d'un calme qu'il était loin d'éprouver, car la cloche annonçant aux malades la visite du docteur Le Pallu venait de sonner dans la cour.

Peu après, le praticien, qui commença toujours par les chambres des payants, parut sur le seuil du numéro 8.

—Enchanté de vous rencontrer, monsieur le comte, dit-il aussitôt en s'adressant à M. Jacques, tout en lui tendant cordialement la main.

A cette appellation nobiliaire, qu'il entendait pour la première fois, André, toujours couché, se dressa subitement sur son séant.

Et d'un regard profond, scrutateur, il examina les deux hommes alternativement, sentant naître en soi, tout à coup, d'étranges pensées toutes nouvelles, enfantées soudainement par une sorte d'intuition magnétique.

Troublé, M. Jacques avait pâli, et tout en serrant la main du médecin, avait baissé son regard, avec une sorte de confi-

sion honteuse.

—Eh bien, voyons, mon cher enfant, demanda le docteur Le Pallu, en prenant la main d'André, je crois que nous allons tout à fait bien, n'est-ce pas?

—Oh! très bien, docteur.

—Pas de fièvre?

—Absolument pas.

—De l'appétit, un peu de forces, peut-être bien le secret désir, je dirai même le besoin très naturel de sortir d'ici?

—J'avoue, commença André, un peu hésitant, que ce serait avec plaisir si....

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, M. Jacques l'interrompant en prenant la parole, très vite.

—Docteur, dit-il, vous avez deviné juste; nous pensons tous la même chose à cet égard, et je voulais précisément vous demander aujourd'hui....

—Un exact, je parie?

—C'est cela même, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

—Aucun, à présent.

Puis se tournant vers une infirmière, il demanda brièvement: —La feuille, et une plume.

Une seconde plus tard le billet de sortie d'André était signé.

—Merci, docteur, pour tous vos bons soins, dit le jeune homme avec une sincère effusion.

—De rien, mon enfant, de rien; bien que je vous aie ramené d'un peu loin!

—Nous ne oublierons jamais, répliqua M. Jacques, et si je ne

crainais, mon cher maître, de froisser votre extrême délicatesse, je me serais permis de vous offrir la récompense bien méritée de ces soins éclairés....

—Merci, répondit le praticien qui comprit à demi-mot, mais en fait de métal l'argent n'est pas mon dieu, je le prends pour ce qu'il vaut, pas davantage.

Je préfère l'acier qui fait de si beaux instruments! acheva-t-il en souriant.

—Et le bronze? interrogea cependant M. Jacques.

—Oui, le bronze, je ne déteste pas cela, non plus.

Allons, nous plaisantons et le temps s'écoule, bien des malheureux m'attendent.

Au revoir, mon cher comte, au revoir!

Puis, se retournant vers André, la main tendue: —Mon enfant, adieu; et bonsoir, je vous prie de me dire si vous n'avez rien de plus à me dire, car je ne reviens pas sans vous.